

Pages 46-47 : Sophie Divry et Antoine Wauters/ *Saisons en enfer*Page 47 : Jeffrey Eugenides/ *L'art de bouder*

Page 50 : Philippe Geluck/ «Comment ça s'écrit»

## LIVRES

Par  
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

**C'**est une petite voix qui sort d'un énorme livre. Une voix jusqu'ici inconnue, qui a bondi par-dessus les années pour faire surgir une enfance italienne du début du siècle dernier. Pas n'importe quelle enfance, dans n'importe quelle petite ville : celle d'un enfant illégitime, abandonnée par ses parents et recueillie par un oncle et une tante, frère et sœur de petite noblesse désargentée, dans la ville de Treja. Une pousse de mauvaise herbe solitaire, arrachée et replantée là, dans la région des Marches, qui s'épanouit tant bien que mal dans une grande bâtisse de pierre hors du regard de tous. «*J'allais et venais seule dans la maison, je tournicotais à vide, de toute façon personne ne m'appelait.*»

La voix est celle de l'Italienne Dolores Prato, née en 1892 et disparue en 1983, et cette immense «*narration*», pour reprendre son mot, celle de son enfance. Avoir vécu un abandon lui a donné une coloration particulière, un mélange d'immédiateté et de regret. Il lui a aussi donné sa nécessité : se raconter, c'est remonter le fil qui conduit à l'existence. «*Nous ne sommes jamais commencés ; personne ne trouvera le piton auquel s'accroche le premier anneau de la chaîne, lit-on dès les premières pages. Nous, nous commençons à être avec le premier souvenir que nous rangeons dans notre magasin. Le lieu où l'on eut les premières alertes de la vie devient nous-mêmes. Treja fut mon espace, le panorama qui l'entoure, ma vision : terre du cœur et du rêve.*»

Voilà pour le programme des quelque huit cents prochaines pages : l'exploration minutieuse de cette «*terre du cœur et du rêve*». Comme si celle-ci pouvait servir de piton, être à elle seule l'ancrage manquant, l'origine. Comme si les lieux pouvaient combler le vide dans lequel l'enfant a grandi et d'où elle vient, vide autour duquel l'auteure ne cesse de tourner. *Bas la place y'a personne* est un récit de souvenirs écrit une soixantaine d'années plus tard mais il n'est pas hanté par une nostalgie pour un bonheur enfui, simplement pour l'enfance brute, pour ce qui a **Suite page 44**

Dolores Prato, photo non datée. PHOTO CENTRO STUDI DOLORES PRATO, TREJA

# Dolores Prato, un monde d'enfance

## Les aventures d'un grand récit retrouvé

## LIVRES/À LA UNE

Dolores Prato,  
un monde d'enfance

Suite de la page 43 été. Le récit existe pour combler cet autre manque, celui d'une jeunesse couvée par les yeux des autres: «*Mon enfance n'a été racontée ni directement (tu disais ça, tu faisais ça, tu étais un amour) ni indirectement (elle disait ça, elle faisait ça, elle était un amour): mon enfance est de toute première main, en prise directe.*»

C'est cette «prise directe» qui fait l'exceptionnel de *Bas la place y'a personne*, l'impression de vivre dans toute sa minutie, ses détails délicats, ses envolées et ses peines, une enfance se déroulant comme sous nos yeux – impression d'autant plus étrange que le livre semble, comme son auteure, tombé de nulle part (pourquoi diable n'en n'a-t-on jamais entendu parler?). Le présent du livre n'a pas été interrompu par les années écoulées, c'est celui d'une petite fille qui a vécu «*sans la sensation du passé ni de l'avenir*». Le temps y semble étrangement suspendu, entre alors et maintenant, et il arrive même que le lecteur bute sur un verbe au présent, se demandant s'il s'agit du mode historique ou d'actualité. La voix qui raconte est celle de l'écrivaine mûre et aussi celle de la petite fille d'alors, avec ses mots d'enfant, marqués par le biotope bien particulier où ils ont été prélevés. Dictions, expressions, niveaux de langue, tout est gardé, et regardé. Ainsi les surnoms – la distinction étant d'en avoir ou pas. «*Les nobles n'en avaient pas; la classe moyenne plutôt non que oui. Nous, nous n'en avions pas. Les pauvres toujours... Même le persil, qui est une herbe populaire, avait son surnom: herbelette, c'est ainsi qu'il était connu.*» *Bas la place...* est le livre que peut-être la petite fille aurait aimé écrire et que l'écrivaine lui offre, avec ces mots d'antan: un exercice de fidélité à ce qu'elle a été.

Cette fidélité passe d'abord par l'absolue précision des descriptions de son petit bout de monde regardé avec l'émerveillement et la fraîcheur de l'enfance. «*De combien de choses j'étais amoureuse dans mon silence renfermé!*»

**Gant d'antilope noir**

Chaque parcelle, qu'elle relève de l'intime (intérieurs, cuisine, boudoir, placards, tiroirs, étoffes, vêtements, plantes...) ou de la vie en société (rues et murailles de la ville, église, demeure des autres, métiers, fêtes...), est méthodiquement fouillée, puis rangée près de ses sœurs en ordre géographique et chronologique. Aussi les voluptueuses descriptions de fleurs qui garnissent maisons et balcons sont-elles évoquées dans un immense bouquet de pages, les dictames avec les fuchsias, mignonnettes, lilas, jasmins et pensées qui fleurissaient la maison. Et les tagliolini préparés par la tante de ses mains agiles, exceptionnel dans ce milieu où les dames se rendaient rarement en cuisine, sont-ils décrits dans une suite d'une infinie gourmandise comprenant strozzapretis, boccolottis, passatellis, peperenis, cannolicchis et gnocchis. «*Dans une profonde marmite pleine d'eau bouillante on en jetait peu à la fois, ils plongeaient comme s'ils se précipitaient en Enfer, mais ils allaient au Purgatoire et presque aussitôt revenaient en haut légers, prêts pour aller au Paradis.*» Pas un gant d'antilope noir qui n'échappe à son évocation, pas une machine à coudre Singer, pas une marmite retapée patiemment par l'oncle, pas



Au monastère de Treja, où fut mise en pension Dolores Prato (troisième à gauche). PHOTO CENTRO STUDI DOLORES PRATO, TREJA

un tic de langage, pas un geste – dix années et quelques kilomètres carrés sont ratissés au plus près. «*Les gens ne me parlaient pas, mais les choses si, elles étaient foules.*» Ainsi l'arrivée de l'électricité à Treja, qui donne lieu à ce précis poétique et sociologique: «*Dans les maisons où entra la lumière électrique, les ombres sur les murs s'arrêtèrent; ayant besoin de respirer l'air pour vivre, les anciennes flammes palpitaient et avec elles les ombres. La lumière électrique venait d'une ampoule fermée qui n'avait pas besoin d'air, au contraire elle exigeait le vide. Elle était certes plus prompte, mais entrer en communion avec cette lumière ne serait jamais possible. Le fil métallique en gribouillis brûlait dans l'œuf de verre et se con-*

*sumait peu à peu, jusqu'au moment où fil et lumière se brisaient. Les ampoules ne pouvaient pas être retapées comme les marmites, il fallait les jeter. Dans les propos d'alors on entendait dire plus facilement "ne jette pas" que "jette". Quant aux pauvres, ils ne jetaient vraiment rien, mais les ampoules ils durent les jeter; ce furent les premières lueurs de la civilisation de consommation.*»

Dolores Prato, petite fille abandonnée, jeune pensionnaire qui vécut le couvent comme un «emprisonnement», jeune enseignante résolument antifasciste dont l'indépendance d'esprit poussa le régime à l'empêcher de se présenter aux examens de titularisation, se sentit toujours «un certain penchant pour le

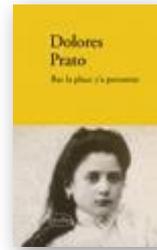
peuple». «*Toujours j'ai vécu dans la lutte, jamais victorieuse, jamais vaincue, toujours résistante.*» Grandissant isolée, un peu ostracisée par sa différence et le malaise qu'elle provoque, la fillette trouve quelque consolation auprès d'Emilia la bonne, et, l'espace d'un moment qui lui figura tout ce dont elle manquait, auprès d'une jeune femme «à cheveux courts» venue lui rendre visite. C'était la compagne très mal vue d'un autre oncle, de passage quelques heures; ce «démon» la prendra sur ses genoux et lui récitera une comptine, «la seule joie débridée de mon enfance», qui commençait par ces mots: «*Bas la place.*» L'esprit de la fillette lui rabouta à jamais «y'a personne», creusant encore et toujours le manque vibrant au cœur de son existence. A Dolores Prato on ne manifesta pas d'amour, et elle à son tour eut du mal à le faire.

**Presse communiste**

Quelques spleens tardifs viennent colorer les pages d'une douloureuse lumière, pages qui réussissent l'exploit de n'être jamais plaintives ni vindicatives. «*Je voulais quelque chose, mais je ne savais quoi; je l'aurais su si jamais je l'avais rencontré. Ce quelque chose que je cherchais je l'appelai: "unjenesais-quoi"... Je cherchais une chose sans jamais la trouver; jamais je ne sus ce que je cherchais.*

«**Les ampoules ne pouvaient pas être retapées comme les marmites, il fallait les jeter. Dans les propos d'alors on entendait dire plus facilement "ne jette pas" que "jette". Quant aux pauvres, ils ne jetaient vraiment rien, mais les ampoules ils durent les jeter; ce furent les premières lueurs de la civilisation de consommation.**»

**DOLORES PRATO**  
**BAS LA PLACE**  
**Y'A PERSONNE**  
 Traduction de l'italien  
 et postface  
 par Laurent Lombard  
 et Jean-Paul Manganaro.  
 Verdier, 890 pp., 35 €.



Dolores Prato, alors très jeune pensionnaire, n'est pas identifiée sur cette photo. PHOTO CENTRO STUDI DOLORES PRATO

Nous sommes ce que nous avons été; il m'arrive quelquefois de crier à quelqu'un qui est là, n'est pas là, qui entend, n'entend pas: "Enfin quoi, rien qu'une, mais donne-moi une chose."» C'est ce «sentiment d'inadéquation face au monde» qui, selon son traducteur Jean-Paul Manganaro, finit par amener Dolores Prato à vouloir revisiter son enfance. Après avoir abandonné le métier d'enseignante, elle arrive à Rome en 1930. Proche des milieux intellectuels de gauche et des milieux catholiques cultivés, elle se met à écrire pour la presse communiste, publie quelques récits, et se lance enfin dans l'aventure autobiographique. Ce fut d'abord le très bref *Brûlures*, paru en 1967 (et traduit en 2000 chez Allia), qui bien que postérieur à *Bas la place y'a personne* lui apporte une forme de suite, reprenant le fil du récit laissé vers ses 10 ans, au seuil du couvent. Mais le style est bien plus sec, la tendresse en est absente, et les sentiments contradictoires éprouvés pour la tante restent encore à être démêlés. Et puis, bien plus tard, son chef-d'œuvre, *Bas la place y'a personne*, paru en 1980 (elle a alors 88 ans) dans une première édition chez Einaudi, prise en charge par Natalia Ginzburg qui l'ampute aux deux tiers. «Elle a toujours aimé ce livre, dira Dolores Prato de l'éditrice, malgré les changements pour le rendre plus ac-

cessible. Je saute par-dessus les verbes comme si quelqu'un courait derrière moi; mes passages sont autant de pont-levis jamais abaissés; elle rendait ma manière d'écrire plus intelligible; mais je préférais garder mes défauts.» Le livre paraît enfin en version intégrale après sa mort, en 1997, chez Mondadori, puis sera repris par Quodlibet. En France, c'est à Jean-Paul Manganaro que l'on doit sa découverte, qui l'a apporté aux éditions Verdier, lesquelles ont pris le risque de le traduire et le publier.

### Livre confidentiel

«C'est Vincenzo Consolo, il y a une vingtaine d'années, qui m'a dit ce titre un soir, et je l'ai trouvé bouleversant, se souvient le traducteur. J'étais fasciné, je me suis jeté sur le livre, et cela a été une apparition, quelque chose de fondamental, cette découverte de sa manière à la fois mélancolique et très violente d'affronter la présence du passé. Le livre était confidentiel à l'époque, tous mes amis italiens ne le connaissaient pas. J'en ai parlé à trois cents personnes en les obligeant à l'acheter! Et j'ai alors commencé un long pèlerinage chez tous les éditeurs de Paris – enfin, chez ceux qui pouvaient se charger d'une traduction de 900 pages. Cela a donné des coups fourrés, Gallimard n'a même pas hésité, P.O.L a beaucoup hésité, et finalement, grâce à Laurent Lombard [son

cotraducteur, ndlr], le livre a abouti chez Verdier. Un grand voyage!» Aujourd'hui le livre «navigue tranquillement dans le savoir italien», mesure-t-il, objet de nombreuses recherches universitaires. Pour l'évoquer il a avec Laurent Lombard ces mots dans la postface: «Il n'y a, dans cette écriture, que l'incandescence de l'occasion.»

Au cœur de cette incandescence, plus présents que les choses qui les environnent, on trouve l'oncle et la tante, dont l'évocation s'accompagne d'un ressac des sentiments contradictoires. Parents faute de mieux, parents par défaut, le couple frère-soeur, uni, lui, par un indéfectible amour, semble affligé de la même tare que la fillette, n'avoir point de passé: où se lit surtout la permanence de cette obsession des origines qui habite la petite fille. «Tous les deux affleuraient d'un lointain vide d'événement et de personnes, écrit-elle. C'est comme si derrière eux il y avait eu le néant. Or, ce qui était vraiment sûr c'est que derrière eux il ne pouvait y avoir le néant; il fallait qu'il y ait le contraire: tant et tant.» Charge à l'auteure, donc, de leur donner ce tant et tant, et rarement deux personnes ont aussi bien existé sur une page. L'oncle adoré, d'abord, «mystérieux et merveilleux»: «Tout chez lui dégagait une vitalité joyeuse, même les deux petits bouquets de rides qui

s'ouvraient en éventail au coin du sourire entrouvert de son regard.» Ce fut lui, la grande chance de la fillette, et sa seule présence repousse l'idée qu'elle a manqué de tout. Prêtre et «bénéficiaire», grâce à qui le trio habite la grande «Maison du Bénéfice» au cœur du village, l'oncle est curieux, savant, bienveillant et inventif. On devine aussi qu'il est source de l'indépendance, voire de l'esprit de révolte, qui habita la jeune femme: n'ayant jamais su comment s'attirer les grâces des autorités ecclésiastiques, il finit par devoir s'exiler en Argentine pour subvenir aux besoins de la famille. Il tentera notamment d'y commercialiser un onguent médical bienfaisant, et les réapparitions de cette médecine à divers moments de la narration finissent par condenser, dans un petit pot, tous les regrets de la nièce et tout l'amour qu'elle n'a su porter à temps à ce substitut de père. A lui, mort depuis longtemps, elle adresse vers la fin du livre ces mots: «Tonton, m'aimes-tu comme alors? Je n'ai pas grandi tu sais, j'ai seulement vieilli.»

### «Un petit autel sans croix»

Plus complexe est son rapport à sa tante, pauvre substitut maternel, élégante vieille jeune fille aux petites mains agiles et à la discrétion surannée, qui jamais n'aurait pu combler l'absence originelle mais n'essaya même pas, trop occupée à donner la becquée à des oisillons et à lire inlassablement à sa table un obscur gros volume, *le Maître de forges*. La relation est teintée de respect et de honte, de ressentiment et d'admiration tardive, embrassée dans un mouvement rétrospectif qui en restitue la poignante profondeur et la frustration. La voici au début du livre: «Elle tenait l'auriculaire soulevé comme un petit oiseau curieux. Prenait-elle un objet? Le petit doigt en l'air. Buvait-elle? Le petit doigt en l'air. Sirotait-elle son café? Le petit doigt levé ressemblait à un gribouillis sur la tasse.» Aux longues descriptions du mouvement de ses mains (ici nouant et dénouant une serviette, là soignant les plantes, ici fabriquant les gnocchis) répondent quantité d'autres portraits immobiles – la tante lisant est une «tapisserie» ou une «gravure», et sa poitrine gonflée achève de la chosifier: «Quand elle était assise, elle me donnait l'impression d'un petit autel sans croix et sans candélabre.» Il faudra des années à la nièce pour se rendre compte qu'elle était «la personne la plus intéressante du village», et alors il sera trop tard.

Jamais la tante ne la toucha, eut pour elle un geste tendre, mais le livre s'érige néanmoins en somme de ce qu'elle aura transmis. A l'âge où elle écrit ce livre l'auteure a rattrapé son oncle et sa tante, l'écriture les rassemble et les nivelle, abolissant la «distance mensongère» qui la fit voir elle si petite, et eux si vieux. La fillette n'était pas née de ce couple-là, mais elle est née «sous une petite table», chez eux et grâce à eux, un jour que l'oncle voulut la rapatrier chez elle. «Renvoie-la à sa mère, ne vois-tu pas qu'elle meurt chez nous?» entendit Dolores Prato depuis sa cachette. «Je suis née sous une petite table» est la singulière première phrase du livre, qui rend une étrange grâce à l'oncle de l'avoir mise au monde. Elle à son tour lui offre l'éternité. ◆